

les grandes personnes

de Marie NDiaye

mise en scène Christophe Perton

La Colline – théâtre national

1 0 1
1 1

Ah, Fanny, pourquoi en sommes-nous arrivées là? Ai-je été coupable? Mais, vraiment, je ne vois rien que je puisse me reprocher. Car je t'ai élevée convenablement et n'ai jamais cherché à introduire dans ton esprit les idées funestes [...] qui t'ont menée à ta position actuelle, bien regrettable. Que n'es-tu demeurée morte! [...]. Ta nature obstinée a pris le dessus et, aux dires de Tante Colette, tu es revenue triomphante.

Mais as-tu pensé à ta pauvre mère? Non, je le gage, pas un instant. Fanny, il est exclu que, telle que je te devine, je te considère encore comme ma fille et que tu voies en moi ta mère. Tu n'es plus que le fruit de ton odieuse arrogance! Ce que ton père et moi avons fait, tu l'as défait sans scrupule, et tu nous offenses ainsi plus gravement que par n'importe quel acte.

Marie NDiaye

En famille, Minuit/Double, p. 224-225

Rencontre

lundi 14 mars 2011 à 20h30

"En famille..."

Conversation autour de l'œuvre de Marie NDiaye

avec

Évelyne Didi, comédienne

Éric Fassin, sociologue (ENS)

Dominique Rabaté, professeur de littérature

du XX^e siècle à l'Université Paris Diderot

avec des lectures de textes de Marie NDiaye par

Stéphanie Béghain et Adama Diop

soirée animée par Sylvain Bourmeau, journaliste

Les Grandes Personnes

création

de Marie NDiaye

mise en scène **Christophe Perton**

scénographie **Christian Fenouillat** et **Christophe Perton**

création sonore **Fred Bühl**

création lumière **Kevin Briard**

création costumes **Sylvie Skinazi**

création maquillage **Sylvie Cailler**

assistante scénographie **Catherine Floriet**

assistante à la mise en scène **Mirabelle Ordinaire**

assistante costumes **Lucie Bourdais**

avec

Stéphanie Béghain la fille

Christiane Cohendy Éva

Roland Depauw Rudi

Évelyne Didi Isabelle

Adama Diop le fils

Vincent Dissez le maître

Aïssa Maïga Madame B.

Jean-Pierre Malo Georges

production SCÈNES&CITÉS, La Comédie de Genève - Centre dramatique,

La Colline - théâtre national,

avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication /

DRAC Rhône-Alpes, de la région Rhône-Alpes,

le texte a reçu l'Aide à la création du Centre national du Théâtre

Le texte a paru aux Éditions Gallimard.

régie **Bruno Arnould** régie son **Laurent Courtaud** régie lumière **Gilles Thomain**
électricien **Pascal Levesque** machiniste **Thierry Bastier**, **Guy Laposta**, **David Nahmany**
habilleuse **Sophie Seynaeve** accessoiriste **Isabelle Imbert**

durée du spectacle: 1h45

du 4 mars au 3 avril 2011

Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30

Je connaissais Marie NDiaye par ses romans. Elle a accepté d'écrire une première pièce lorsque je dirigeais la Comédie de Valence et c'est ainsi que nous avons fait connaissance. J'ai ressenti progressivement une forte proximité avec son écriture, son univers et sa personnalité. Il y a une dimension fantastique et une part de mystère dans son œuvre qui me touchent profondément et mon approche passe souvent par des réseaux souterrains où les sensations sont peut-être plus fortes que la raison.

La trame des *Grandes Personnes* s'apparente à celle d'un conte. Il y est question de parents aveugles ou insouciant face à de vieux enfants emprisonnés dans leurs rôles. Il y est question de trahison et de manquement à sa parole, de crime et de mort, d'esprits qui reviennent réclamer justice ou offrir la consolation. C'est un récit sur le mensonge et le manque d'amour. Une faute a été commise et enfouie profondément. Mais la racine du mensonge alimente de sa sève l'histoire de ceux qui tentent de prospérer impunément dans le déni et l'oubli. Elle contamine insidieusement leurs descendants innocents atteints d'un mal qu'ils ne peuvent comprendre.

Après *Hilda* et *Rien d'humain*, j'ai souhaité prolonger un parcours d'écriture avec l'œuvre de Marie NDiaye en lui demandant d'écrire une nouvelle pièce de théâtre. Ce projet a été l'occasion de partager des histoires, des souvenirs, des anecdotes qui ont nourri un univers qui n'a pas eu besoin de s'exprimer autrement que par ces touches sensibles.

La mort, la famille, les fantômes, l'héritage, les humiliations, jetés en vrac comme des mots paysages venant se déverser dans cet échange. Marie NDiaye a transformé cette rocaille de sensations dans l'alchimie de sa langue et la densité de son univers pour en faire jaillir un texte ciselé et tranchant qui m'apparaît aujourd'hui d'une puissance et d'une colère vertueuses.

Christophe Pertou

Éva et Rudi, en deuil de leur fille disparue il y a dix-sept ans, évoquent avec Georges et Isabelle, leurs amis d'enfance, la présence de la jeune fille, dont le fantôme s'est logé sous l'escalier, et le retour de leur fils adoptif ayant fui quelques années après sa sœur. Leurs amis, eux, sont fiers de leur fils, le "maître d'école" qui fait la joie de leur vieillesse et vient chaque soir leur rendre visite. Des fautes cependant semblent alourdir son âme. Ailleurs, dans la petite ville tranquille et paisible, une femme étrangère dérange la réunion des parents d'élèves, prétendant que le "maître d'école" aurait violé son enfant. Impuissante face au mur solidaire des parents, elle s'obstine à faire entendre la voix de sa terreur...

"Il y a inévitablement une part autobiographique dans ce que j'écris, notamment dans le rapport entre une Afrique fantasmée et la France natale. Cependant, je n'en sais pas plus et je ne souhaite pas en savoir davantage. Ce qui m'inspire, les images qui me viennent à l'esprit lorsque j'écris, même les thèmes récurrents de mes histoires doivent demeurer dans un lieu de mon esprit que je n'ai pas à explorer. D'une certaine façon, cela ne m'intéresse pas, je dirais même que cela ne me regarde pas, au sens littéral de l'expression..."

Pour *Les Grandes Personnes*, par exemple, je sais ce que signifie le titre: il vient du fils instituteur, le fils criminel. C'est ainsi qu'il parle des adultes, les grandes personnes, comme le font les enfants, comme s'il n'était pas lui-même un adulte, ce qui montre évidemment son immaturité. Mais je ne sais pas le sens qu'a cette parabole...

Je n'ai d'ailleurs jamais l'impression d'avoir des sujets; j'ai *a priori* uniquement des personnages et des situations..."

Marie NDiaye

Propos recueillis par Angelina Berforini pour la Comédie de Genève

Culpabilité

Ils ont prospéré, ils ont réussi, ils sont arrivés là où ils n'auraient jamais cru que c'était possible (du fait de leur naissance dans un milieu modeste). Mais ils ont pour cela trahi des engagements – un, en particulier. Ils ont manqué gravement à l'amour. Une promesse d'amour n'a pas été tenue. Elle revient, dix-sept ans après cette promesse. L'être trahi revient exiger que la promesse soit enfin tenue.

Parents

Ils sont ceux auxquels on demande toujours des comptes. Mais les parents nouveaux sont oublieux, ils veulent être heureux et jouir de leur liberté. Ils ne sont pas toujours vertueux. L'enfant adulte se découvre riche d'un sens moral plus grand que celui de ses parents. Il veut les transformer, les convertir. Un autre appelle ses parents à l'aide. Il a commis un crime terrible, indicible. Ses parents ne l'entendent pas, ses cris se perdent dans la brume de leur égocentrisme – refuser l'appel au secours de leur enfant, c'est leur façon à eux d'être libres.

Conversion

Il se tient discrètement à l'écart, juste un pas en arrière des autres et de la marche du monde. Vient le moment où il ne supporte plus de rester seul avec ce qu'il croit avoir compris ou ce qu'il est sûr de savoir. Il entreprend de vouloir changer les autres (à commencer par ses parents).

Manquement

Un autre serment de fidélité n'a pas été respecté, celui contracté auprès du milieu d'où ils viennent. Ils l'ont quitté et l'ont expulsé de leur vie, en ont gommé toute trace dans leur langage ou leur comportement. Le milieu d'origine revient, sous la forme d'un personnage du passé, exiger lui aussi que

l'engagement (de fraternité, de solidarité, tout au moins de non-oubli) soit respecté.

Mort

Une âme morte rôde au-dessus d'eux, celle du mort qui exige qu'on se souvienne de lui.

Génies

Un démon s'est installé sur le ventre de quelqu'un et ne l'a plus quitté. Mélusine fait entendre de sinistres présages, apparaissant quand le malheur se profile. Mais encore faut-il la remarquer, l'entendre, croire en elle.

Personnages

Des parents, des enfants adultes, des revenants, des morts qui parlent.

Marie NDiaye

Note sur les thèmes de la pièce, avant sa rédaction

Mélusine : Femme, fée, serpente et oiseau, elle est née des amours d'Éléas, roi d'Albanie (Écosse) et de la fée Pressine (de Merlin et Viviane selon d'autres sources). Éléas ayant rompu le serment de ne jamais voir sa femme lors de l'accouchement, Pressine s'enfuit avec ses trois filles dans l'île d'Avalon. Usant de leurs pouvoirs, à l'âge adulte, Mélusine et ses sœurs séquestrent leur père dans la montagne magique de Northumberland. Pressine en représailles jette un sort à Mélusine : tous les samedis, elle deviendra "serpent du nombril au bas du corps". L'homme qui la prendra pour épouse devra promettre de ne jamais la voir le samedi. S'il perce le secret, elle sera condamnée au tourment. Elle rencontre Raymondin qui l'épouse et promet, mais il rompt à son tour la promesse.

Dans le dos de Mélusine, des ailes avaient poussé, légères comme celles des séraphins mais sombres comme celles des démons.

C. Louis-Combet

Le Roman de Mélusine

“J’aimerais bien – depuis longtemps –, écrire quelque chose sur Mélusine. Mais il faut trouver un biais, une métaphore, car le conte a déjà été écrit. C’est une histoire qui dit qu’il faut respecter les engagements que l’on a pris. En même temps, on comprend que le prince ne le fasse pas, qu’il cède à la curiosité. C’est horrible, le besoin de savoir... [...] Un écrivain, c’est quelqu’un qui regarde par les trous de serrures.”

Marie NDiaye

Entretien avec Catherine Argand, *Lire*, 1^{er} avril 2001

De la maison de Lusignan la première origine fut une fée ayant nom Mélusine... On a conté seulement que parfois, pendant la nuit, Mélusine qui pleure, en long serpent vient sans bruit et sans voix revoir encore son antique demeure ; mais, quand des maux s’élèvent menaçants sur sa famille ou bien sur sa patrie, quand un grand homme ou l’un de ses enfants perd le bonheur ou va perdre la vie, peignant son trouble en d’horribles accents, du haut des tours Mélusine s’écrie.

Creusé de Lesser

La Table ronde, ch. XI

Et au lieu de nous laisser endosser tout le mal possible, au lieu de nous laisser vous aimer et vous protéger, vous êtes partis en douce, elle d’abord et puis toi, comme si nous avions été vos geôliers, des esprits mauvais ou deux ogres attendant que vous ayez suffisamment engraisé.

Les Grandes Personnes, VI – Rudi, p. 41

J’avais des parents merveilleux, un frère adorable, une vie exquise.

L’amour, le bien-être et le confort, il m’appartenait de les mettre en péril.

Car je ne sentais pas que j’existais.

Car je n’étais qu’une vaste poche remplie d’amour et de biens et il m’était d’ailleurs difficile de distinguer entre l’un et les autres – cependant, oui, gorgée d’amour, encombrée d’objets, je me sentais vide et vaine, insensible à la douleur comme à la joie.

Alors je me suis soumise à l’épreuve d’outrance. Mais, la joie, je ne l’ai jamais connue.

Les Grandes Personnes, XII – la fille, p. 77

Démon

Norah lui parla alors de moins en moins de Sony, puis plus du tout lorsqu'il s'avéra que son frère, après des années d'études brillantes, était allé s'échouer chez leur père où il menait une vie incompréhensible, oisive, passive, solitaire.

Oh, certes son cœur s'était serré bien des fois quand elle pensait à Sony.

N'aurait-elle pas dû aller le voir plus souvent ou l'obliger, lui, à venir ?

N'était-il pas, malgré l'argent et les facilités, un pauvre garçon ?

Norah, elle, s'était débrouillée seule pour devenir avocate, elle avait trimé dur et vécu difficilement.

Personne ne l'avait aidée et ni son père ni sa mère ne lui avaient signifié qu'ils étaient fiers d'elle.

Et cependant elle n'avait plus de ressentiment et se reprochait même de n'être pas allée, d'une manière ou d'une autre au secours de Sony.

Et qu'aurait-elle pu faire ?

Un démon s'était assis sur le ventre du garçon de cinq ans et ne l'avait plus quitté depuis. [...]

Quant à elle, oh, certes rien n'était achevé encore, il était possible qu'elle n'eût pas encore compris ce qui lui était réservé, à elle ou à Lucy, possible aussi que, le démon sur son propre ventre, elle n'eût pas encore réalisé qu'il était là, assis, guettant son heure. [...]

Marie NDiaye

Trois femmes puissantes, I., Gallimard, 2009, p. 58 et p. 67

“Il existe des démons”, lut-il à voix haute, chantant les paroles en se balançant d’avant en arrière, “des démons qui possèdent un millier d’yeux et torturent le pécheur simplement en le regardant. Il existe des feux qui s’appellent la Mort, l’Obscurité, la Malédiction et l’Abîme. Le plus petit de ces feux est soixante fois plus chaud que le feu le plus brûlant de la terre. Le hurlement des pécheurs est une plus grande torture encore. La honte est une punition bien pire, car ils doivent payer d’une telle souffrance une minute de plaisir insouciant. Les démons tout autour se moquent des cris des pécheurs.”

Israël Joshua Singer

Yoshe le fou, trad. Anne Rabinovitch, Denoël, 2005, p. 587

Ils logeaient dans ma poitrine

LE FILS : Oui, c'est à l'adolescence que j'ai commencé à les sentir se tortiller en moi, comme s'ils étaient soudain devenus trop gros pour ma poitrine, tous les deux, le père et la mère qui m'avaient mis au monde, et puis ils se sont mis à parler. Vous ne les entendiez pas ?

ÉVA : Non. C'est toi que nous entendions, personne d'autre.

LE FILS : Ils grondaient et protestaient, ou alors ils geignaient, et leurs voix furieuses ou gémissantes sortaient par ma bouche avec un terrible écho.

Rien ne leur convenait, jamais ils n'étaient heureux ni en paix, ils m'appelaient "leur garçon" et voulaient en vérité que je leur rende justice.

Qu'est-ce que je pouvais faire, moi, sinon tenter de les réduire au silence ?

Mais ils ne se laissaient pas faire, ils connaissaient d'avance toutes mes ruses car ils m'avaient mis au monde et savaient tout de moi, ils m'avaient mis au monde et logeaient dans ma poitrine.

Ils étaient impérieux, vous savez, ils étaient pleins d'assurance car le temps ne comptait pas pour eux.

Les Grandes Personnes, VI, p. 39-40



Vincent Dissez



Stéphanie Béghain, Christiane Cohendy, Jean-Pierre Malo, Roland Depauw



Vincent Dissez



Aïssa Maïga



Jean-Pierre Malo, Evelyne Didi



Christiane Cohendy, Roland Depaew



Christiane Cohendy, Stéphanie Béghain



Evelyne Didi, Adama Diop





Jean-Pierre Malo, Evelyne Didi, Adama Diop



Adama Diop, Christiane Cohendy

Jaune acide, jaune citron

Avec quoi avez-vous envie de jouer ?

Marie NDiaye : Avec la cruauté. J'aime bien, dans les histoires, essayer d'aller jusqu'à ce que je conçois comme les limites du supportable. Tout en restant plausible. À peu près.

Pourquoi plausible ?

M. N. : Tout ce que j'écris, c'est une espèce d'exagération des histoires que l'on trouve dans toutes les familles. J'aime énormément les écrivains américains comme Russell Banks, Philip Roth ou Joyce Carol Oates, leur manière d'être réalistes sans jamais craindre de l'être trop, leur façon de s'emparer de ce genre littéraire avec une sorte de courage. Leur souffle romanesque aussi. Le premier roman qui m'ait bouleversée, c'est un roman de J. C. Oates, *Eux*. Je l'ai lu quand j'avais treize ans, je crois [...]. Ce qui frappe chez cet auteur, ce n'est pas l'écriture, mais l'univers et son génie pour se mettre dans la peau des enfants qu'elle décrit. [...]

Dans tous vos livres, les lieux sont minutieusement décrits et les personnages délibérément ordinaires : est-ce votre façon à vous d'être réaliste ?

M. N. : Oui, certainement. Je suis née dans un milieu, dans une famille, extrêmement ordinaires et même populaires puisque les parents de ma mère étaient agriculteurs. Toutes mes vacances d'enfant je les ai passées dans un village de la Beauce, dans des intérieurs typiquement populaires français. Ma connaissance du monde et des êtres en France s'est faite là, dans une province plutôt triste et morne. [...]

Quelle est la plus grande cruauté pour vous ?

M. N. : Un certain type d'abandon. Dans [*Rosie Carpe*], par exemple, l'abandon de Titi et de Lagrand enfants par leur mère. Et même l'abandon de Rosie adulte par ses parents. [...]

En plus de la cruauté, avez-vous d'autres obsessions ?

M. N. : "L'étrangéité". Le fait d'être étranger pour une raison ou pour une autre. Soit au sens propre, soit dans un sens plus figuré. [...]

Avez-vous le sentiment de travailler sur un motif ?

M. N. : Oui. Le vampirisme. Le vampire suce le sang et l'être qu'il a aspiré devient lui-même vampire. Contre son gré, ce qui le rend malheureux en principe. C'est pour cela que les vampires sont des êtres tristes, parce qu'ils sont prisonniers de cette loi. C'est pour cela aussi qu'il règne un mystère absolu autour de l'apparition du premier vampire. Celui-là doit être heureux car il n'est pas né sous la contrainte d'un autre vampire. Je ne crois pas aux vampires, mais j'aime cette image. [...]

Quelle couleur donneriez-vous à votre travail ?

M. N. : Jaune, jaune acide, jaune citron.

Extraits d'un entretien de Marie NDiaye avec Catherine Argand, *Lire*, 1^{er} avril 2001

Où est ma famille ?

L'écriture [de Marie NDiaye] produit une sorte de film, plus ou moins transparent, mais qui arrache la réalité à sa tranquille normalité. Elle crée une distance minimale mais suffisante pour que le monde nous apparaisse autrement, dans son inquiétante étrangeté, fait de morceaux de couleurs dont le dessin continue à nous échapper, comme lorsque nous regardons de trop près une affiche. Défamiliarisé, le monde se montre dans sa brutale cruauté, une cruauté mise à nu par la quête insatiable d'une famille où, enfin, peut-être, nous pourrions nous sentir reconnus et aimés. [...]

L'étrange fatalité qui accable et singularise les héros de Marie NDiaye réside dans cette faculté malheureuse qu'ils ont de ne pas savoir ni pouvoir se fondre dans le flux. Ils vivent douloureusement la résistance subjective qu'ils opposent malgré eux au monde, comme si, précisément, cette seule et incompréhensible barrière, celle d'être encore un sujet moral, leur interdisait d'accéder enfin au Réel, les empêchait d'accepter sans plus de scrupules le devenir amoral du monde.

Dominique Rabaté *Marie NDiaye*, CulturesFrance/Textuel/INA, 2008, p. 23 et 37

Ces deux figures de la puissance, par l'autonomie et par le lien, sont [...] deux manières de retourner l'impuissance – la solitude et les chaînes. Et ce n'est pas un hasard si elles se jouent toujours, dans l'œuvre de Marie NDiaye, "en famille", pour reprendre le titre d'un roman plus ancien. La famille y apparaît bien comme le lieu par excellence de la relation et de la solitude, soit tout à la fois de la liaison et de la déliaison. C'est le lien familial qui empêche de devenir sujet – mais c'est lui aussi qui rend possible cet avènement.

Éric Fassin, "La puissance paradoxale des femmes chez Marie NDiaye", *Nouvelle Revue Française*, n° 593, Gallimard, 2010

Je suis seul parmi les enfants, je suis seul entre papa et maman, seul au milieu des adultes dont je n'ai jamais fait partie. Quoique je les comprenne si bien, je n'aime pas les enfants, non, je les hais depuis toujours. Si, enfant moi-même, j'allais à l'école la peur au ventre, ce n'est pas l'enseignant que je redoutais mais eux, les autres enfants qui renflaient en moi une forme particulière de honte et de malaise car je m'étais extrait pour quelques heures du grand corps flasque de mes parents et que je me sentais, dehors, bien nu, bien laid et vulnérable.

Je suis seul dans ma maison, solitaire dans l'école.

Nul ne m'approche.

Je pue la profanation sans le défi, le péché sans la croyance. Il faut avoir pitié du maître transi dans cet âge inexistant. Les enfants flairent ma duplicité et je répugne les adultes.

Les Grandes Personnes, VII – le maître, p. 53

Ai-je toujours été juste et hospitalière avec ceux de mes élèves, bien rares dans le quartier où j'enseignais, qui me rappelaient les Aubiers, ai-je toujours été correcte avec les fillettes qui ressemblaient plus ou moins à celle que j'avais été? En vérité, je ne me suis montrée ni juste, ni hospitalière, ni correcte avec ces enfants-là, je me suis montrée dure et distante, voire ricaneuse, souhaitant au fond de moi leur élimination, leur envol loin de ma chère école, et ne m'arrivait-il pas de les imaginer comme des pigeons sur lesquels on peut tirer impunément tant ils sont nombreux et sales et superflus?

Marie NDiaye

Mon cœur à l'étroit, Gallimard/Folio, 2010, p. 361

Les grandes personnes

Nuit. C'était la nuit. Une nuit blanche à faire peur. Marie et lui rendus fous, incapables de se taire une seconde, incapables de ne pas se répéter cent fois, incapables de supporter que les choses suivissent longtemps encore leur cours paresseux. Ils ne pourraient pas, dans quelques heures, laisser tous ces parents livrer à l'Enseignant son quotidien de chair fraîche. Mais quel moyen employer pour ce faire? Aucun signe du Procureur. L'inspection académique impotente. Les parents attentistes. L'Élu replié au fond de sa coquille.

Marie lui dit: "Tu dois aller le chercher."

C'était très simple, trop simple, trop court, ça venait de naître de la rage et de la détresse, et c'était cependant prodigieux d'évidence.

Plus d'une heure durant il arpenta le petit jardin, élaborant le scénario de la neutralisation de l'Enseignant. [...]

Z, le 4 novembre.

[...] *L'Enseignant* est décrit comme un enfant chétif, souffrant de rhumatismes, couvé par sa mère. Comme un adulte "resté fixé à une sexualité sur un mode infantile", marqué par "une image suridéalisée de la mère". "C'est quelque chose qu'on retrouve beaucoup chez les individus pervers", conclut un psychologue clinicien. "Vous préférez la compagnie des enfants?" demande la Présidente. "J'aime bien aussi celle des grandes personnes", répond l'instituteur." (Ondine Millot. *Libération*.)

Combien il est vertigineux, et glaçant, d'entendre un homme de cinquante et un ans déclarer, avec le vocabulaire d'un garçonnet, aimer bien... *les grandes personnes*.

Jean-Yves Cendrey

Les Jouets vivants, L'Olivier/Seuil/Point, Paris, 2007, p. 141 et p. 223

Et tout ce qu'il vous restera du maître c'est, parfois, au plus fort de l'été, la sensation d'une ombre glaciale, et vous lèverez les yeux vers le ciel voilé et vous verrez, frissonnants, passer un gros oiseau dont les ailes largement déployées claqueront, claqueront...

Et vous songerez alors aux jours heureux où rien encore n'avait été dit, où vous pouviez tranquillement par une chaude journée regarder le ciel au-dessus de vous sans craindre de le voir soudain assombri par la forme lourde du maître qui a pris son envol et parcouru des affreuses crialleries du maître qu'aura déserté tout langage humain – et vous songerez aux jours bénis où les enfants n'osaient se plaindre de rien, car le cœur du maître là-haut sera libre tandis que la nostalgie et la mauvaise conscience rongeront le vôtre...

Le maître s'envole.

Les Grandes Personnes, IX – le maître, p. 68

Une aile d'oiseau sombre

Peu après dans la matinée, je partis avec mes deux filles en direction de la gare de Poitiers. Maud et Lise marchaient devant, de leur pas léger. Prise du désir soudain de les toucher l'une et l'autre, je les rattrapai, me glissai entre elles et voulus leur prendre la main. Pendant de nombreuses années, lorsqu'elles étaient petites, je ne pouvais jamais me déplacer qu'ainsi encadrée, pensai-je, Lise à droite, Maud à gauche, et cette contrainte m'était parfois pesante. Je tâtai, de chaque côté, le bas de leur manche, saisis quelque chose que je lâchai aussitôt. C'était une aile, le bout d'une aile d'oiseau sombre. Stupidement, je poussai un petit cri d'effroi. Comme si, alors, elles avaient attendu cet instant pour en finir, Maud et Lise m'écartèrent puis, poussant le sol de leurs bottes, d'un même élan s'envolèrent. Je les vis s'élever lentement dans le ciel de Poitiers, monter bien au-dessus des toits les plus hauts, d'un vol un peu maigre et sec de rapace à l'affût. Un nuage les engloutit, mon regard les perdit pour toujours. Car, parmi tous les oiseaux semblables, jamais je ne saurais reconnaître mes oiseaux, me dis-je, les joues couvertes de larmes. [...]

Marie NDiaye

La Sorcière, Minuit/Double, 2009, p. 118-119

Marie NDiaye

Née en 1967 à Pithiviers, elle remporte le prix Femina 2001 avec *Rosie Carpe* et le Goncourt 2009 avec *Trois femmes puissantes*. De père sénégalais et de mère française, elle passe son enfance dans la banlieue parisienne. Son père quitte la France pour l'Afrique.

Sa mère, de parents agriculteurs, professeur de sciences naturelles, l'élève seule, avec son frère, Pap Ndiaye (aujourd'hui historien). Elle commence à écrire vers l'âge de 12-13 ans. Alors qu'elle est en terminale au lycée Lakanal de Sceaux, Jérôme Lindon publie son premier roman, *Quant au riche avenir* (Minuit, 1985). *La Quinzaine littéraire* souligne: "Elle a trouvé une forme qui n'appartient qu'à elle pour dire des choses qui appartiennent à tous." Elle rencontre l'écrivain Jean-Yves Cendrey, et l'épouse en 1987, ils s'installent à Sitgès. Grâce à sa première œuvre, elle obtient une bourse leur permettant de séjourner à la Villa Médicis à Rome entre 1989 et 1991. À 22 ans, lors d'un premier voyage au Sénégal, elle revoit son père: "Je ne reconnaissais rien... Il n'y a strictement aucune transmission dans les gènes qui fait que quand on se retrouve dans le pays d'où vient son père, on se dise "ah, oui, bien sûr, c'est chez moi!" C'était au contraire profondément étrange..." Après un séjour à Berlin (1992-1993), Marie NDiaye et

J.-Y. Cendrey vivent en Normandie (1994), puis en Gironde (2001), avant de se réinstaller à Berlin en 2007. L'écriture de la romancière ne cesse de se développer entre fictions romanesques et théâtrales. Elle publie aussi des livres pour la jeunesse, et, en 2009, co-écrit le scénario du film *White Material* de Claire Denis. Depuis 2000, ses pièces sont régulièrement mises en scène: *Hilda* créée par F. Bélier-Garcia (2002), par C. Perton (2005) et par C. Perloff au 59E59 Theater de New York (2005); *Providence* par M. Lichens (2001); *Papa doit manger*, entrée au répertoire de la Comédie-Française dans la mise en scène d'A. Engel (2003); *Rien d'humain* créée par O. Werner (2004), puis sous le titre, *Nothing Human*, au New York Theatre Workshop par C. Perton (2010); *Les Serpents* par G. Guerreiro (2005); *Toute vérité*, co-écrite avec J.-Y. Cendrey, par C. Goncè en 2009. *Die Dichte*, performance conçue par D. Cointe, où Marie NDiaye en scène raconte Berlin, est présentée au Théâtre national de Bordeaux fin mars 2011 (au Rond-Point en avril, parallèlement à *Toute vérité*, mise en scène C. Goncè). *Trois femmes puissantes* sera prochainement adapté au cinéma par C. Perton. Son œuvre est principalement publiée aux Éditions de Minuit, chez Gallimard et à L'École des loisirs.

Christophe Perton

Il fonde sa compagnie à Lyon en 1987. Associé au Théâtre de Vénissieux (1989-92), puis à celui de Privas (1993-98), il développe en Ardèche le projet "Théâtre de parole" (créations itinérantes en milieu rural): *Une vie violente* d'après Pasolini, *Conversation sur lamontagne* de Durif, *Paria* de Strindberg, *Le Naufrage du Titanic* d'Enzensberger, *Mon Ismémie* de Labiche... Parallèlement, il met en scène *Les Soldats* de Lenz. À Gennevilliers, à l'invitation de B. Sobel, il présente *Faust* de Lenau, *Affabulazione* de Pasolini, *La Condition des soies* d'A. Zadek et à celle de R. Planchon au TNP, en 1997, *Médée* et *Les Phéniciennes* de Sénèque. En 1998, A. Françon l'invite à présenter à La Colline *Les gens déraisonnables sont en voie de disparition* de Handke, où il créera aussi *14 Isbas rouges* de Platonov (2000). En 1999, il crée *La Chair empoisonnée* de Kroetz (Théâtre de la Ville). Avec *Simon Boccanegra* de Verdi (Opéra de Nancy, 1999) et *Didon et Enée* de Purcell (Opéra de Genève, 2001), il aborde le théâtre lyrique. En 2001, la création de *Lear* de Bond marque le début de son travail à Valence. Nommé à la direction de la Comédie de Valence, il porte jusqu'en 2009, en binôme puis seul, un projet fondé sur la permanence artistique et la création d'œuvres contemporaines: *Notes*

de cuisine de R. Garcia et *Monsieur Kolpert* de Gieselmann (2002); *Woyzeck* de Büchner et *Préparatifs d'immortalité* de Handke (avec les élèves de l'ENSATT) (2003); *Douleur au membre fantôme* d'A. Zadek et *Le Belvédère* de Horváth (2004); *L'Enfant froid* de Mayenburg, *Pollicino* de Henze (Opéra de Lyon), *Hilda* de M. NDiaye (2005); *Acte* de Norén (2006); *Hop là nous vivons!* de Toller (Prix du Syndicat national de la critique, Meilleur spectacle en région), une création du compositeur J. Lenot à partir de *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Lagarce (Opéra de Genève), *L'annonce faite à Marie* de Claudel (Festival d'Alba-la-Romaine) et *La nuit est mère du jour* de Norén (2007); *Jusqu'à ce que le jour vous sépare* de Handke, diptyque avec *La Dernière Bande* de Beckett (2008); *Roberto Zucco* de Koltès et *Le Procès de Bill Clinton* de L. Hamelin pour le Festival Temps de paroles France-Algérie (2009). En 2009, il écrit et réalise *The Man I Love* (1^{er} long-métrage), et choisit de quitter la Comédie de Valence pour refonder une structure indépendante: SCÈNES&CITÉS. En 2010, il met en scène *La Folie d'Héraclès* d'Euripide (au Vieux-Colombier) et *Nothing Human* de M. NDiaye au New York Theatre Workshop. Il travaille à l'adaptation cinématographique de *Trois femmes puissantes* de M. NDiaye.

Les partenaires du spectacle



Remerciements à **Angelina Berforini**

Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Laure Hémain**

Réalisation **Élodie Régibier, Fanély Thirion, Florence Thomas**

Photographies de répétition **Élisabeth Carecchio**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Comelli, Villejust, France**

Licence n° 1-1035814

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20°

www.colline.fr

Rencontre avec l'équipe artistique du spectacle

Bibliothèque Flandre

41 avenue de Flandre, Paris 19^e

samedi 12 mars à 15h

entrée libre

Atelier "La réception du spectacle"

à destination des enseignants

dirigé par Florence Chantriaux, formatrice aux CEMEA

(Centre d'Entraînement aux nouvelles Méthodes

d'Education Active)

suivi d'une rencontre avec les comédiens du spectacle

mercredi 16 mars de 13h30 à 17h

renseignements Marie-Julie Pagès 01 44 62 52 53

mj.pages@colline.fr

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr